

Zeitschrift: La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber: Association des musiciens suisses
Band: 3 (1909-1910)
Heft: 11

Artikel: 1810-1910 : Frédéric Chopin : né à Zelazowa-Wola le 22 février 1810, mort à Paris le 17 octobre 1849 : Chopin et sa patrie
Autor: Rüdder, May de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1068842>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La Vie Musicale

Organe officiel de l'Association des musiciens suisses, pour la Suisse romande.

SOMMAIRE: *Chopin et sa patrie*, MAY DE RÜDDER. — Notes de voyage au pays de la musique, II, E. ANSERMET. — La musique à l'Etranger : *Allemagne*, MARCEL MONTANDON; *France*, PAUL LANDORMY; *Italie*, IPPOLITO VALETTA. — La musique en Suisse : Genève, EDM. MONOD; Lausanne; Neuchâtel, M.-E. PORRET. — Communications de l'A. M. S. — Echos et Nouvelles. — Nécrologie. — Bibliographie. — Calendrier musical.

1810 - 1910

Frédéric Chopin

Né à Zelazowa-Wola le 22 février 1810, mort à Paris le 17 octobre 1849.

Chopin et sa patrie.

Franz Liszt a dit de Chopin « qu'il exprima par le son un sentiment poétique inhérent à sa nation ». Il me semble qu'on pourrait encore étendre cette très juste remarque du grand maître de Weimar et dire que non seulement la poésie de la patrie parle dans la musique de Chopin, mais que la Pologne elle-même et tout entière s'y retrouve aussi.

Il faut se reporter à ces années terribles qui s'écoulèrent précisément entre les dates de la naissance et de la mort de Chopin — de 1810 à 1849 — pour comprendre et sentir combien à ce moment, la *patrie* malheureuse, héroïque et souffrante était, pour tous ses enfants, le suprême amour et la suprême douleur. Privée de tout refuge, opprimée, morcelée, condamnée à l'exil, chargée de chaînes, la nation toujours fière, n'eut d'autre asile que le cœur de son peuple fidèle ; c'est dans ces âmes qu'elle vivait, s'exaltait, souffrait et espérait toujours, et c'est pourquoi les enfants de ce temps-là sentaient vibrer en eux, par-dessus toute chose, l'*âme de leur nation*. Cela peut paraître tout naturel et imminent à tout bon disciple de Darwin et de Taine, en raison de « l'influence du milieu » que subissent tous les êtres. Mais le plus ou moins d'intensité de cette pénétration, son étendue, son expression dans le domaine purement spirituel ou animique dépend encore bien plus de circonstances créées par l'*atmosphère morale* du moment, et elles sont ici particulièrement intéressantes à envisager. Nous voyons vraiment à cette heure, la Pologne elle-même s'incarner dans l'esprit et dans le cœur de ses poètes, de ses artistes, de ses soldats, de ses héroïnes ; ils la représenteront tous, sous son aspect entier

ou sous l'une de ses faces, suivant la force et le fond de leur propre individualité ; mais toujours, la patrie et la race les domineront.

En Chopin qui fut peut-être bien, suivant un mot de Balzac, « moins un musicien qu'une âme qui se rend sensible », nous retrouverons aussi intensément cette *Mère polonaise*, que son grand compatriote, le poète Mickiewicz exalta avec un si bel enthousiasme. Sans doute une bonne partie de l'œuvre du musicien s'inspire-t-elle uniquement des troubles de son âme à lui ; mais alors encore, n'est-ce point l'écho des chants et des rythmes du pays qui s'entendra au fond de l'expression si variée des souffrances, des exaltations, des attentes de son propre cœur ? Et ce subjectivisme même, ce lyrisme débordant qui doit à tout prix et sans retard se manifester, cette mobilité, cette langueur et cette vivacité ne sont-ce pas là autant de caractères de sa race ? Il est bien Polonais par son imagination séduisante, sa sensibilité aiguë, ses inquiétudes, et son inébranlable espérance dans ses plus profondes mélancolies (voir parfois la conclusion en majeur de ses pages les plus désolées) ; il l'est encore par ses intuitions justes, ses élans d'énergie et aussi son goût du brillant, lointain reflet d'Orient répandu sur l'âme de sa patrie, et qui se traduisit dans son œuvre en ces traits éblouissants, en ces harmonies et ces ornements chatoyants répandus à profusion dans ses pages.

Mais Chopin est surtout Polonais par la force et le lyrisme de son patriottisme ardent. Il n'aurait pu en être autrement.

Il est encore tout petit enfant lorsque l'année 1812 soulève et réveille tout le peuple de son pays épuisé par un long martyre. Napoléon a paru et marche sur la tyrannique Russie. La Pologne l'accueille comme un libérateur ; ses légions se mêlent à celles de l'empereur qui s'avancent vers Moscou. Voici comment Mickiewicz, le bardé national de la Pologne, parle de cette grande époque :

« Année 1812 ! Oh ! qui a pu te voir dans notre pays ? Le peuple t'appelle encore l'année d'abondance ; le soldat, l'année des combats ; les vieillards aiment à s'entretenir, les poètes à rêver de toi. Depuis longtemps, un pro-dige céleste t'avait annoncée ; de sourdes rumeurs couraient parmi le peuple... »¹

« Des bandes de panaches et de bannières étincellent sur les coteaux, se déroulent sur les prairies. C'est la cavalerie. Etranges costumes. Armures nouvelles pour les yeux : comme des torrents de neige fondu, se précipitent par les chemins les escadrons bardés de fer ; les shakos scintillent dans les forêts, les baïonnettes étincellent ; ce sont les innombrables fourmilières de l'infanterie qui s'avancent. »¹

C'est à de tels souvenirs que fut bercée l'enfance du musicien ; c'est cette gloire, cette vision sublime qu'on évoquait à ses yeux et à sa jeune âme ; les chants de libération présente s'opposaient à ceux du malheur passé, exaltant la jeunesse. L'héroïque nation, sous le nom de grand duché de Varsovie, connaît alors quelques années de paix prospère qui se terminèrent à la chute de Napoléon.

Chopin étudie, Chopin se produit dans les milieux aristocratiques de

¹ Ad. Mickiewicz : *Pan Tadeuz*. Trad. de Louis Léger.

l'époque où il est admiré et choyé ; et tout ce bonheur, il le reporte sur cette patrie bien-aimée qui lui paraît infiniment douce.

Mais voici le gouvernement du grand-duc Constantin violent sans cesse la constitution libérale octroyée par le Tsar Alexandre I^r ; les souffrances recommencent pour la Pologne. La vie intellectuelle et artistique devient impossible ; sous le sinistre Tsar Nicolas I^r ce fut bien pis encore. Une révolution se prépare dans l'ombre ; les intellectuels sont les plus soupçonnés ; le patriottisme lui-même est un crime que l'on punit de la déportation en Sibérie, au Caucase, d'emprisonnement ou de torture. Une insurrection éclate en 1825, aussitôt cruellement réprimée. Dans ces conditions, le développement et l'activité de Chopin se trouvaient absolument paralysés et c'est ainsi que, subissant d'autre part l'attrait de la vie artistique des grandes villes d'Europe, il s'exile volontairement, non sans une immense tristesse, avec le pressentiment que ce sera pour toujours : « Quand je suis dehors, dit une lettre de « Vienne en 1829, il me semble toujours que j'ai dit adieu pour jamais à ma « patrie. Oh ! qu'il doit être douloureux de mourir ailleurs que là où l'on a vu « le jour ! »

Bientôt éclate la grande révolution de 1830 ; Chopin est à Vienne, tandis que son père, tous ses amis, des enfants d'à peine quinze ans se sont enrôlés pour la délivrance du pays. Aussitôt le patriote fait taire l'artiste et Chopin décide de rejoindre les insurgés. Pourtant, arrivé à Dresde, des lettres de sa famille même lui commandent de rester en Allemagne. Alors la défense lui arrache ce cri de désespoir : « Que faire ? Dois-je rentrer ? Dois-je rester ici ? ou me suicider ? » Il doit assister de loin, comme ses frères exilés, les poètes Mickiewicz et Krasinski à la chute de sa patrie. Il est à Munich lorsqu'il apprend en 1831, la capitulation de Varsovie ; ce fut une des choses qui l'impressionnèrent le plus douloureusement ; il sut le terrible supplice des prisonniers de Cronstadt, le massacre en foule de tant de nobles compatriotes, l'exil à jamais pour d'autres, la ruine et la chute de la patrie ! Et lui aussi dut s'écrier comme le Poète anonyme (Krasinski) : « Où est-elle, où est-elle cette Pologne d'un instant, ce météore de patrie ? » Était-ce la fin maintenant de cette noble nation « qui, depuis un demi-siècle, se traîne les armes à la main « d'un tombeau à l'autre — sans pouvoir mourir, car elle est grande — sans « pouvoir ressusciter, car la Providence ne daigne point briser le Destin !... « Nous sommes redevenus ce que nous étions naguère, des hommes sans « aucun attribut de l'humanité, des êtres destinés à errer ça et là à la recher- « che d'un crâne blanchi, d'un ossement délaissé ; à voir dans leur âge mûr, « l'opresseur cueillir les moissons sur les champs qu'ils ont arrosés de leur « sang aux jours de leur jeunesse ; à parler bas et à courber la tête ; à vivre « dans les siècles passés sans pouvoir s'identifier avec le présent ; à souffrir et « à penser « vengeance » sans le murmurer jamais ; à briser les cordes de « notre lyre, les lames de nos épées, et à nous asseoir auprès en silence, sans « même avoir au-dessus de nos têtes l'ombre des saules de Babylone... Ce cau- « chemar de délire, ce cauchemar d'une année, vient de se briser en éclats ; « tant de douleurs et tant d'espérances, tant d'émotions fortes et tant d'en- « thousiasmes sont arrivés à leur fin. »¹

¹ Correspondance de Sig. Krasinski et de H. Reeve. (2 vol. Delagrave, éd.).

Voilà tout ce que Chopin devait éprouver aussi, car l'*émotion nationale* était tout. Nul mieux que M. Gabriel Sarrazin, dans un remarquable livre sur les *Grands Poètes romantiques de la Pologne* n'a caractérisé ce sentiment. Cette émotion, dit-il, « submergeait ou absorbait tout le reste. Elle était la somme « de toutes les émotions fortes, puisqu'il n'y avait pas de famille qui ne fût « captive sur le sol de la patrie, qui ne comptât un exilé ou un martyr, et que « la souffrance de tous ces gens était ce qu'il y avait de plus intense, de plus « terrible, et d'impérissable aussi, d'éternellement mémorable, dans la vie « d'alors. L'obsession douloureuse, la triste pensée quotidienne de chacun des « enfants d'un tel peuple devait donc s'emparer en maîtresse de l'âme de ses « poètes et susciter leurs créations les plus émouvantes. »

Il en fut ainsi pour Chopin comme pour ses frères poètes ; sans doute, il nous touche aussi lorsqu'il ne s'agit que de son âme à lui ; mais combien plus encore, et comme il est plus grand, plus puissant lorsque le souvenir de sa patrie exalte et magnifie, berce ou caresse son inspiration : l'élégie se change en drame, la plainte en sanglot, la tendresse en passion, le simple souvenir en rêve intense ou en vibrante évocation. C'est à cette obsession de la patrie que nous devons tous ces tableaux vivants de la Pologne que nous suggèrent les *valses*, les *polkas*, les *mazurkas* avec leurs rythmes et leurs harmonies si particulièrement slaves ; les *nocturnes* et les merveilleux *préludes* sont bien souvent une échappée sur les paysages toujours regrettés de la terre natale qu'il aimait surtout dans son atmosphère romantique, quand « sur les plaines « blanches, désertes, le vent en délire, détache et projette des monceaux de « neige ; néanmoins la mer de neige ondule immaculée ; à l'appel furieux du « vent, elle se soulève de son lit, et de nouveau, retombe, comme pétrifiée, « immense dans son uniforme blancheur. »¹

De l'*Adagio* émouvant du *Concerto en mi bémol*, Chopin écrivait un jour à un ami : « Ce morceau doit donner l'impression d'un paysage aimé sur lequel « notre regard se pose et qui évoque en nous de beaux souvenirs, par exemple « d'une belle nuit de printemps éclairée par la lune. » Pour Chopin évidemment, ce paysage était un coin de sa patrie de même que dans l'*Adagio* du *Concerto en fa mineur*, où le souvenir de sa première bien-aimée, Constantia Gladkowska venait encore s'ajouter ; je l'ai écrit, dit-il, « mes pensées étant près d'elle ».

Les *Ballades*, certaines *Etudes* et les *Polonaises* surtout viennent nous parler de la patrie héroïque, souffrant et luttant sans jamais désespérer. Sa brillante chevalerie, ses valeureux soldats, les chevauchées, les charges, les déroutés, les assauts renouvelés revivent ici en images saisissantes. L'*Etude op. 10, n° 12*, composée en 1831, est pleine de la colère et de la douleur que Chopin ressentit à la nouvelle de la prise de Varsovie. Les *Ballades* sont exclusivement narratives, mais n'atteignent pas à la puissance suggestive des *Polonaises*. Tandis que celle en *ut mineur* pleure sur la chute de la nation, celle en *la majeur*, vraiment grande, nous chante sa gloire, ses triomphes d'un moment. Au sujet de la composition de cette œuvre, voici un fait curieux qui n'étonne cependant pas chez un artiste aussi sensible d'une race où les puis-

¹ Le *Chemin de la Russie*, d'Ad. Mickiewicz ; trad. de Ladislas Mickiewicz. Ed. Charpentier, Paris.

sants visionnaires n'étaient pas rares à ce moment. L'histoire semble confirmée par une aquarelle, *Le rêve de Chopin*, due au peintre polonais, Kniatkowski, ami du musicien, qui s'inspira, dit-il, du récit même que lui fit le compositeur. Or donc, une nuit que celui-ci venait de terminer la *Polonoise en la*, il se mit à la jouer au piano, et voici qu'aussitôt après, il vit une porte s'ouvrir ; tout un cortège de chevaliers et de dames polonaises, en costumes nationaux, entra et défila devant lui. La vision impressionna si vivement Chopin qu'il dut quitter la place et n'osa y rentrer de toute la nuit.

Entre bien d'autres, voilà certes une anecdote qui prouve autant l'impressionnabilité du musicien que l'intensité du sentiment national en lui-même et dans ses œuvres.

L'une des plus caractéristiques à ce point de vue est encore sa *Sonate en si bémol mineur* où Rubinstein voyait se dérouler tout le drame patriotique, avec la poignante *Marche funèbre*, composée pour un guerrier mourant et s'étendant à toute la patrie, car c'était celle « d'un grand inspiré de la *Sainte Pologne* pleurant sur le sang sacré, des larmes immortelles. »¹

Cependant la conclusion, courte, se termine sur un accord majeur ; voilà bien ce qui correspond à cet état d'âme polonais dont la foi en son triomphe final reste inébranlable. Voilà où après tant de douleur, on croit entendre chanter *L'Aube* de Krasinski : « Pareille à un fantôme ressuscité, à un archange « gigantesque, elle sort tout à coup du fond des jours de l'avenir, visible « comme si elle avait encore une enveloppe mortelle, et pourtant déjà divinisée pour l'éternité — immortelle ! »

« Sa face brille comme le soleil : — à travers l'azur de ses prunelles, ses « regards sont des éclairs !

« Au-dessus de sa tête paraît l'auréole de sang, souvenir du martyre ; — « mais tous ses maux sont finis, — l'esprit de Dieu repose sur son front — et « tout à l'entour se lève un monde nouveau... »²

Rubinstein put à juste titre appeler Chopin « barde, rhapsode, esprit et âme du piano » ; il fut à cet égard en *musique* ce que ses illustres compatriotes, Mickiewicz, Slowacki et Krasinski, furent avec plus de puissance et de grandeur encore en *poésie*. Chez lui, comme chez eux, nous trouvons cette « apothéose du sentiment » et cette « exaltation de la patrie ». Il est moins tourné vers l'*action*, plus absorbé vers le *rêve*, mais il est vraiment leur *frère* aussi.

Une des plus touchantes et des dernières pages de son journal (1848) montre dans la suprême aspiration du musicien cet immuable fond de son âme alors si lassée et meurtrie : « N'aurai-je jamais de repos ? La terre de Pologne va bientôt me recouvrir... Ce vase d'argent en contient une petite partie ; je puis la toucher ! Pays bien-aimé à l'âme musicale ! Cette poignée de terre de tes champs féconds est toujours auprès de moi. Vous la jetterez sur moi, dans ma tombe, sur ma poitrine, sur mon corps torturé et mort ! Mais le cœur palpitant, brûlant, en sera séparé et s'en retournera au pays d'où il vint ! Pologne bien-aimée ! Je te vois dans tes brouillards, — et aussi les yeux de ma mère, sa bouche, son menton. Pologne qui chante et pleure,

¹ Gabriel Sarrazin : *Les grands Poètes rom. de la Pologne*. (Ed. Perrin, Paris.)

² *L'Aube*, de Krasinski ; trad. de Gasyinski.

« triste pays ! Mon cœur t'appartient ! Ta terre si doucement parfumée le purifiera ! Dans ton sein il se reposera — il se reposera enfin ! »

Ainsi donc, jusqu'à la fin de ses jours, l'amour de la patrie semble encore avoir le dernier mot dans le cœur du musicien ; et je crois bien que c'est *uni* à l'esprit de sa terre natale qu'il nous faut retrouver l'esprit de Chopin. L'un pénètre trop l'autre ; ils sont absolument inséparables. Qui ne se souviendra pas de cela, ne pourra comprendre ni interpréter Chopin suivant son véritable sens. Sans doute, sa vie amoureuse avec si peu de bonheur et tant de déceptions tient-elle dans son œuvre une bien grande place aussi ; mais *le souvenir de la patrie et l'émotion nationale* dominent tout et il faut se les rappeler presque à chaque page. Nous aurons alors moins de ces fades, langoureuses, plaintives et trop fantaisistes interprétations. Chopin nous paraîtra autre chose que l'élégant élégiaque de salon qu'on voit souvent trop exclusivement en lui. Alors, on reconnaîtra qu'il fut un délicat artiste autant qu'un noble patriote, un fidèle enfant d'une patrie malheureuse, fière de son passé et toujours confiante dans l'avenir.

Et s'il nous est donné de célébrer le nom de Chopin, que ce soit conformément au vœu le plus cher de son cœur : en ne séparant pas son âme de celle de son pays.

MAY DE RÜDDER.

La *Vie Musicale* publiera dans son prochain numéro :

CH. MALHERBE : *La graphologie dans les écritures musicales.*

Notes de voyage

au Pays de la Musique.

II

Berlin. — Les Concerts symphoniques que donne à l'Opéra la Chapelle Royale, sous la direction de M. Richard Strauss, se succédaient depuis quelques semaines sans grand éclat, lorsqu'une exécution magnifique de la première symphonie de G. Mahler leur a donné un intérêt qu'ils devraient toujours avoir. Il est entendu, d'ailleurs, qu'au point de vue de l'exécution, ces concerts sont toujours de premier ordre. Il est certain aussi que les œuvres classiques ou romantiques que portent leurs programmes sont de celles que l'on aime toujours entendre et qui doivent constituer le fond même de toute série de concerts symphoniques. Mais si l'on veut y faire une place à l'art contemporain, il conviendrait peut-être de ne pas représenter celui-ci, uniquement, pendant une bonne première partie de la saison, par des Gernsheim et des von Hochberg. La *Symphonie n° 3*, de M. Gernsheim, intitulée *Myriam* est d'ailleurs une œuvre bien sonnante et, pourrait-on dire, bien aménagée, mais indifférente et qui ne laisse rien après elle. Quant à celle de M. von Hochberg elle est d'un vide décidément rébarbatif ; et il fallait bien qu'elle le fût pour figer jusqu'aux applaudissements qui saluent au moins la révérence de M. Strauss.

Très étonné de voir de telles œuvres figurer, à l'exclusion même des siennes, aux programmes de M. Strauss, j'en cherchai vainement l'explication lorsqu'un ami du chef d'orchestre me fit entendre que celui-ci devait subordonner son choix au goût de je ne sais quels comités ou personnalités influentes. Je songeai